

La famille Sevilla-Mendoza

En réalité, nous ne sommes pas la famille Sevilla-Mendoza. Nous sommes sardes, j'en suis sûre, depuis le Paléolithique supérieur.

C'est mon père qui nous appelle comme ça, ce sont les deux noms de famille les plus courants là-bas. Il a beaucoup voyagé, et l'Amérique c'est son mythe, mais pas celle du Nord, riche et prospère, celle du Sud, pauvre et déshéritée. Quand il était jeune, il disait qu'il y retournerait, seul ou avec la femme qu'il épouserait, qui partagerait son idéal et l'aventure de vouloir sauver le monde.

Il n'a jamais demandé à maman de partir là-bas avec lui. Partout où il fallait aider, il y est allé. Mais jamais avec elle, elle a bien trop peur des dangers et elle est toujours à bout de forces.

Chez nous, chacun court après quelque chose: maman la beauté, papa l'Amérique du Sud, mon frère la perfection, ma tante un fiancé.

Et moi j'écris des histoires, parce que quand le monde ne me plaît pas, je me transporte dans le mien et je suis bien.

Dans ce monde-ci, il y a plein de choses qui ne me plaisent pas. Je dirais même que je le trouve moche, et je préfère décidément le mien.

Dans mon monde, il y a lui, aussi, qui a déjà une femme.

Je ne dois absolument pas oublier ce qu'il a dit.

«Jure que tu ne voudras jamais avoir une liaison sentimentale avec moi.»

Et moi: «Je le jure.

– Notre relation sera uniquement animale, et pas végétale.

– Une relation animale.

– Deux chiens qui remuent la queue quand ils se voient et qui se reniflent le cul.

– Tu me trouves belle? je lui demande.

– La plus belle qu'il y ait dans cette pièce.

– Mais il n'y a que moi.

– Et alors?

– S'il te plaît, dis-moi si tu me trouves belle.

– Ton cul est le meilleur du monde.»

Mais mon idée de l'amour ça ne peut pas être seulement le cul.

«Mon visage, tu aimes mon visage?

– Avec un cul pareil, je me fiche de ton visage. Et puis, s'il y a quelque chose qui me casse les couilles, c'est les compliments sur commande.»

Alors j'arrête, parce que je ne veux pas faire comme maman.

Grand-mère racontait que maman a toujours été un peu casse-pieds. Quand elle était petite, avant d'aller se coucher, elle disait au revoir à ses parents en les embrassant et en leur souhaitant une Bonne Nuit. Eux, ils étaient peut-être fatigués et ils répondaient d'un ton distrait: «Bonne nuit.»

«Dites-moi un vrai Bonne Nuit! suppliait la petite.

– Bonne nuit», disaient-ils, un peu agacés.

«Pas comme ça, pas comme ça! Celui-là, il est encore plus vilain que le premier!»

Au désespoir, elle pleurait jusqu'à ce que mes grands-parents épuisés lui filent une bonne raclée. Alors seulement, de but en blanc, elle s'endormait.

Elle se lève à l'aube et va là-haut sur la terrasse avec un seau d'eau de Javel et un balai, pour nettoyer les «petits cacas» des pigeons. Mais même avec les pigeons elle est gentille. Elle les invite à ne pas venir en construisant de chaque côté une barrière de plantes épineuses rouges et blanches, exactement dans le ton des dalles du sol. Ou bien, sur les fils, elle accroche des enveloppes, qui les effraient par leur bruissement. Et toutes les autres fleurs aussi sont rouges et blanches: les jasmins, les roses, les tulipes, les freesias, les dahlias.

Quand elle étend le linge aussi, les couleurs, ça compte. Mais à mon avis ce n'est pas pour l'esthétique. Par exemple, pour notre petit linge à nous, les enfants, elle n'utilise que des pinces vertes: l'espérance. Pour ses draps, à papa et elle, les rouges: la passion. J'ai remarqué qu'elle évite toujours les jaunes, le désespoir, et elle les fait disparaître quand il y en a dans les paquets tout prêts.

Maman n'a pas seulement peur des pinces à linge jaunes, elle a peur de tout. C'est rare qu'elle regarde un film jusqu'à la fin et ne s'enfuit pas du cinéma terrorisée à la première scène un peu dure, ou simplement réaliste.